

[DELBOURG, Patrice, « Un orfèvre de la mémoire. Boris Schreiber, prétorien du souvenir », *L'Événement du Jeudi*, semaine du 27 juillet au 2 août 1989, p. 88 [rubrique : « Lettres »].

Un orfèvre de la mémoire. Boris Schreiber, prétorien du souvenir

On ne peut faire l'économie de l'oubli. Le passé est l'oxygène du présent. L'écriture s'impose comme le cordon ombilical qui relie l'écrivain à sa propre histoire.

Au café qui fait l'angle des boulevards Raspail et Edgar-Quinet, avec un peu de chance, on peut rencontrer la belle silhouette de Boris Schreiber. Une aura léonine précède une démarche juvénile. Le visage traversé d'érosions ensoleillées se troue en un sourire galopin, chaque morceau de peau s'inscrit alors comme le chapitre d'une longue traversée solitaire.

Bref zoom arrière. Nous sommes en 1936. Un petit garçon, frimousse bouclée et joli costume, sonne à la porte d'un vieux Chinois de la rue Vanneau. Le patriarche le reçoit en pyjama de velours noir, Craven de luxe aux lèvres et déclare séance tenante après avoir pris connaissance du manuscrit de son journal intime : « *Vous êtes un enfant prodige !* » Enfant pro-Gide, rectifièrent par la suite quelques mauvaises langues. « *Je me croyais l'élu, le rejeton-roi, la suite allait me ramener sur terre* », s'empresse d'ajouter l'auteur, mithridatisé aujourd'hui contre les ratages.

Une dizaine de romans publiés à ce jour ont confirmé l'oracle. Robert Kanters, Max-Pol Fouchet, Dominique Aury, se sont relayés pour défendre cette voix errante, acharnée à suivre ses propres sosies. Les livres ont rebondi, refusés, écartelés, acceptés enfin, parfois du bout des doigts. « *J'ai atrocement souffert de ce dédain, de tous ces barrages institutionnels. Mais ce qui m'a fait le plus mal, c'est quand quelqu'un a formulé ce commentaire sur un de mes textes : c'est une autobiographie et c'est celle d'un inconnu, cela n'intéressera personne.* » Depuis, le réprouvé n'a cessé de réclamer son dû. La reconnaissance de l'autre. Loin du tapage médiatique. Loin de la mortelle indifférence.

« *En choisissant, dans un mouvement d'égoïsme forcé, de me prendre uniquement comme matière première, je m'expose à ne pas être lu. Mais je ne peux faire la sourde oreille à mon passé, sous peine d'infecter mon présent.* » Dans ses langes déjà, l'écrivain se trouvait emmuré dans sa maladive autocontemplation. Des images familiales, des scènes primitives le happaient, le fracassaient, exhumant sentences barbelées et terreurs séculaires. « *Je suis le produit illégitime de mon histoire. Pourtant je dois courber l'échine, accepter d'assumer la veille perpétuelle de mes réminiscences. Mon passé me veut nu.* »

Et quel passé ! Né à Berlin en 1924 [sic] dans une famille émigrée russe, Boris Schreiber frôle toutes les fractures, toutes les désespérances, d'Anvers à Riga, de la révolution en marche jusqu'au krach financier, le crissement d'un tramway, la hantise d'un pogrom, les ors ternis du Saint Empire, il n'a de cesse de labourer le petit arpent d'un enfant de six ans en chromos pathétiques. « *Il faut rassembler ses loques. Parler de soi descelle les verrous à l'avenir, cela redonne en même temps des couleurs à l'instant qui les rappelle.* » Sa physionomie patiemment burinée par les méridiens et les cycles maniaco-dépressifs offre des illuminations de portulan. « *Le poids de la mémoire, c'est la légèreté du bonheur. Mon angoisse me bronze* », confie-t-il avec une mine gourmande.

Dans la toile d'araignée d'une vie, chaque fil compte, Schreiber ne néglige aucune mèche. « *Je vivais avec ma mère dans de petites chambres d'hôtel. On ne parlait que de littérature. Ma grand-mère faisait des prophéties. Mon père cherchait vainement du travail. Nous n'étions rien. Je porte à jamais les stigmates de cette période de disette.* » Chacun bégaie sa vie en secret tandis qu'elle s'imprime au grand jour. La voix s'étire doucement, à perte de souffle, les notes se soudent à une destinée. « *L'écriture est une sanglante épousaille d'antinomies. On retourne les mots avec le soc de la mémoire. Rudement, douloureusement. Au bout de la plume il y a le paradis perdu.* »

Dans son regard mouillé, les moirures du guet, les veinules des nuits de veille au bord de l'encre. « *Le dernier mot est dieu. Ou poésie. C'est de l'oxygène pour un type à gouffre comme moi.* »

Patrice DELBOURG

Le Lait de la nuit de Boris Schreiber, Editions François Bourin, 256 p., 90 F.